

*J'ai peur.*

À peine tu fermes les yeux, déjà les mots te viennent, toujours les mêmes :

*J'ai peur.*

À l'abri dans ton lit, tu rassures ton corps, doucement tu l'endors : va, tout va bien, ce n'était rien...

Tu te parles tout bas, en cachette, sans le bruit de ta voix, sans le bruit des mots. Sans bruit.

Depuis cette nuit-là, tu n'aimes pas le bruit, tu le fuis. Il y avait trop de cris dans ta tête, trop de cris en toi, cette nuit-là. Ça hurlait si fort que certains soirs ça hurle encore.

Tu te dis quoi, là ?

Qu'il n'y avait pas moyen, que ton corps n'était qu'un objet dans d'autres mains. Pas moyen de le libérer, aucun.

Est-ce certain ?

Tu doutes encore. Comme si le reste de ta vie s'étalait devant toi : ton corps à endormir chaque soir, et cet océan de doutes, comme un rendez-vous, ponctuel, fidèle comme le coucher du soleil.

Est-ce ta faute ?

Souviens-toi, maintenant que ton corps dort : avais-tu raison ou bien tort ? pouvais-tu agir autrement ?

Tu te racontes la même histoire, chaque soir. Tu la connais par cœur : tu n'as pas eu le temps de la réflexion, cette nuit-là. Tu as dû choisir si vite, dans l'impulsion, dans l'affolement, dans la terreur. Et qu'aurait fait quelqu'un d'autre à ta place ?

Avais-tu le choix, déjà ? Tu aimes bien te dire cela, que de choix il n'y avait pas. Mais tu n'y crois pas. Tu avais le choix : prendre le risque ou ne pas le prendre.

Tu as choisi ; ce risque, tu ne l'as pas pris. Tu n'as pas voulu risquer la vie d'autrui ; la risquer pour quoi ? Pour ta vie à toi. Terrorisée, tu t'es imaginée plus tard regrettant d'avoir pris ce risque, le regrettant toute ta vie. Aujourd'hui tu regrettes de ne l'avoir pas pris.

Dans le noir, tu refais l'histoire ; qui serais-tu ce soir, si cette nuit-là tu lui avais dit non, non tant pis pour toi, tant pis pour ta vie ? Qui serais-tu si tu t'étais choisie, toi ?

Tu ne sauras pas cela, jamais.

Tu as pris ce risque-là, aussi, de te poser la même question toute ta vie.

Mais fais un peu attention : tu as failli réveiller ton corps. Laisse-le en paix quelques instants encore. Tu n'as pas fini de te souvenir.

Seulement tu te promets, soudain grave, solennelle, petite cérémonie secrète dans ta tête : « C'est la dernière séance, ce film-là, plus jamais je ne le projette, plus jamais après cette nuit ; dernière fois des dernières fois ; et cette nuit, je réponds, je me réponds. »

Tu ne sais pas à quelle question.

Tu es ridicule.

Tu souris. Tournée en ridicule, la scène est presque amusante ; ça devient une parodie, une comédie...

Tu souris à ce que tu fus. Touchante et ridicule.

Surtout touchante. Surtout touchée.

Surtout heurtée.

Cette violence...

Tu avais peur de lui, déjà ; mais pas peur comme ça, pas de cette façon-là.

Tu avais peur de le mettre en colère, de le mettre hors de lui. Tu avais peur de ces moments-là où ses yeux pointaient vers toi deux flèches, coupantes, tranchantes ; des regards noirs, disais-tu ; des regards qui tuent.

Dans ces yeux-là, trop noirs, tu te voyais comme dans un miroir : quelqu'un qui ne vaut pas la peine, plus bas que terre, qui ne mérite pas... qui n'existe pas. D'ailleurs tu souhaitais ne pas exister quand les yeux te tiraient dessus. Quand la voix, assortie aux yeux, te

tapait dessus, avec des mots trop gros,  
trop puissants.

C'était des orages ; soudains, bruyants,  
qui résonnaient encore bien après qu'ils  
étaient passés. Tu te souvenais, des re-  
gards noirs, des mots trop gros, de ton  
envie de disparaître. Tu te souvenais  
surtout de ton impuissance à réagir. De  
ta lâcheté.

Ne pas dire, c'est laisser dire.

Ne pas réagir, c'est laisser agir.

Tu attendais que passe l'orage. Tu  
attendais l'arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel, c'était quand il riait ;  
c'était quand il souriait. Quand il te re-  
gardait ainsi qu'un homme regarde une  
femme qu'il aime. Une femme aimable.  
Tu voulais être cette femme-là ; et si ce  
n'était pas souvent, au moins que ce soit  
de temps en temps.

Tu te racontais cela, les soirs d'orage.

En vérité déjà tu avais peur. Peur des orages, peur de te le dire.

Peur de lui.

Et de toi face à lui.

Peur du pouvoir que tu lui donnais, cadeau, prends, c'est à toi, prends tout, sers-toi, sers-toi de moi.

Il t'appelait Lisa, en ce temps-là. C'était ta faute, Lisa, tout ce pouvoir que tu lui donnais là. Il disait : « Tu sais comme je suis, Lisa, un peu coléreux, parfois... » Un peu ? Parfois ? Tu le laissais dire n'importe quoi. Lisa ! Il eût fallu répondre : « Beaucoup ! souvent ! de plus en plus souvent ! » Au lieu de quoi, tu n'osais pas, de peur que l'orage, à nouveau, que le tonnerre encore, que les éclairs de plus en plus fort... Tu avais peur, si seulement tu le lui avais dit...

Lisa ! Il était temps, en ce temps-là.

Tu te plains, tu geins, si j'avais su, si j'avais su... bon sang si j'avais su... Là,

Lisa, tu es pathétique. Pitoyable. Tu n'as pas voulu savoir, range ton mouchoir.

Lisa, veux-tu que je te dise : les remords ne sont plus de mise.

Les arcs-en-ciel se raréfiaient. Et alors? Alors tu te mis à guetter les éclaircies. Entre deux orages, bien sûr, il y a des éclaircies. Si, si... Pas forcément ensoleillées, pas forcément jolies... Mais enfin, c'étaient des éclaircies. Lâche Lisa.

Tu profitais des éclaircies pour le regarder.

Alors tu te disais qu'il te plaisait, qu'il te plaisait encore.

C'étaient peut-être des histoires, pour oublier ta peur de l'orage? Va savoir...

Lisa, tu le regardais, tu t'en souviens? Attends voir, il est là, dans ta mémoire. Viens...